

MES ANCÊTRES ACADIENS - par Bernard Bujold



La culture acadienne était une communauté pacifique proche de la terre avec peu de moyens financiers. Pour cette raison, ils n'ont jamais porté les armes et n'avaient pas d'armée pour se défendre contre la déportation. Les Acadiens voulaient demeurer neutres dans la lutte pour le territoire que se faisait la France et l'Angleterre, ce qui provoqua leur déportation en 1755, plus de 65 ans après les premiers conflits. S'ils avaient pris parti, les Acadiens auraient soit gagné ou perdu, mais il n'y aurait pas eu de déportation.

Le premier Bugeauld à arriver en Acadie vers 1690 était originaire de la région de Saint-Ciers-du-Taillon, une commune du sud-ouest de la France, située dans Charente-Maritime (région Nouvelle-Aquitaine). Il avait quitté Laroche où une guerre des religions faisait rage, et il se retrouva à Port-Royal et par la suite à Grand Pré en Nouvelle-Écosse dans une autre guerre, tout aussi violente et discriminatoire que celle des protestants contre les catholiques, celle des soldats anglais contre ceux de la France. Plutôt que vivre encore une fois en territoire de conflit, plusieurs familles acadiennes de Grand Pré et des environs ont décidé d'immigrer eux-même vers la Gaspésie au fort de Restigouche entre 1690 et 1755, avant la déportation forcée, dont mes propres ancêtres.

Pour souligner la Fête nationale des Acadiens, édition du 15 août 2023, j'ai choisi de republier une plaquette que j'avais publiée sur les médias sociaux en 2017: «MES ANCÊTRES ACADIENS». C'est un regard sur mes propres ancêtres acadiens lors des débuts en 1690, en passant par l'époque de la déportation de 1755, et jusqu'à aujourd'hui, illustré de quelque 55 photos de mon album personnel.

Une façon pour moi de rendre hommage à l'Acadie et de saluer mes deux enfants et mes deux petites filles.

Ce texte est mon histoire de descendant d'ancêtres acadiens.

**Bernard Bujold -
15 août 2023**



Le drapeau acadien est composé de trois bandes verticales en bleu, blanc et rouge avec une étoile de la vierge Marie dans la bande bleue. C'est en 1884, lors de la deuxième Convention nationale acadienne à Miscouche, à l'Île-du-Prince-Édouard, que le drapeau a été choisi.

LA GASPÉSIE DE MON ENFANCE

J'ai grandi près de la mer et entouré par la forêt. Mon premier souvenir est celui des vaches qui venaient manger devant la maison. Des dizaines de vaches blanches et brunes avec une forêt en arrière d'eux comme toile de fond. Un autre souvenir est celui des marchands de poissons qui se promenaient devant chez-moi en camionnette et qui offraient de vendre du poisson frais à ma mère. Elle achetait souvent du maquereau qu'elle faisait cuire dans une sauce blanche.

L'enfance est probablement la plus belle période de la vie pour quiconque. Nous sommes pleins d'espoirs, de projets et de visions, et la vie nous apparaît encore comme mystérieuse, comme si on ne pouvait pas la toucher véritablement et qu'il nous faille courir pour la rattraper et en faire notre amie.

L'image qui me revient toujours à l'esprit lorsque je pense à la Gaspésie est une image de soleil, un vent rafraîchissant qui sèche le linge étendu sur une grande corde, et un ciel bleu pâle dans lequel se promènent de nombreux nuages blancs aux formes gonflées et ressemblant à des femmes gentilles comme des mères. Des femmes en voyage sans destination précise. Les nuages de beau temps me faisaient penser à des femmes, tandis que les nuages d'orage m'apportaient à l'esprit des idées d'hommes forts et sévères.

J'observais souvent les nuages à partir d'une balançoire que mon père avait bricolée avec un vieux siège d'auto, qu'il avait peint en rouge...

Le climat de la Gaspésie est plutôt tempéré. La saison chaude ne dure que de juin à juillet. Les baignades dans la mer ne sont donc pas très longues. Dès le début d'août, les vents commencent et c'est déjà une sorte d'automne. Plusieurs champs sont cependant encore à pousser et certains travaux des récoltes ne débutent que vers la fin août et au début de septembre.



Troupeau de vaches en face de la résidence familiale - 1970



Plage-grève à Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1976

MON PÈRE LE BÛCHERON

Mon père n'était pas un fermier, mais plutôt, un bûcheron. Je suis très près de la forêt et de la coupe du bois à cause de mon père. L'énergie qui entourait la chute au sol de l'arbre coupé par mon père était particulière, surtout pour un jeune garçon de 6 ans, âge à laquelle j'ai commencé à accompagner mon père en forêt..

Mon père possédait une terre où il cultivait la coupe du bois. Il le faisait cependant d'une manière artisanale et il se servait d'un cheval pour amener le bois coupé près du chemin de gravier, où le transport était alors effectué par camions, ou par tracteur. Léonard, mon père, faisait, deux sortes de coupes. Il coupait d'abord son bois de chauffage. Une récolte annuelle qui devait lui permettre de se chauffer pendant tout l'hiver. Ensuite, une ou deux fois par année, mon père faisait une coupe commerciale qu'il revendait à l'usine de sciage de New Richmond. Cette usine était la propriété de la compagnie anglaise: The Consolidated Bathurst.

Grandir parmi les arbres est ce qui se rapproche le plus du bonheur. Il y a dans la forêt, l'ensemble de la vie à tous ses niveaux. Lorsqu'on regarde une petite fougère côtoyer un tremble haut de cinquante pieds, l'on ne peut s'empêcher d'être songeur et de comprendre un peu la vie.

La forêt est mystérieuse, surtout pour les enfants, car pour les adultes elle semble être comme une vieille amie, qui n'aurait plus vraiment de secret à cacher. En tout cas, mon père semblait bien connaître la forêt et il n'en avait pas peur. Il lui parlait, et elle lui répondait. J'essayais bien moi aussi de parler à la forêt, mais la réponse était souvent comme celle d'un monstre méchant qui aurait voulu me raconter des peurs.

La forêt, lorsque je voulais m'y aventurer seul, était pour moi une sorte de jungle dangereuse tandis que pour mon père elle était une fidèle amie et les arbres comme ses frères.

Lorsque j'étais en forêt avec mon père, je n'avais jamais peur, car il me protégeait des géants cachés parmi les arbres!

On pourrait dire que mon père était la représentation vivante du poème acadien ÉVANGÉLINE par Henry Longfellow et de sa première phrase d'ouverture: "Salut vieille forêt... "

Mon père avait définitivement la forêt de l'Acadie dans son sang!

S'il y a un symbole représentant les Acadiens, ce sont les arbres! D'ailleurs, la première phrase du légendaire poème Évangéline commence par un salut aux arbres. Tout au long du poème, les arbres demeurent au centre du récit, soit pour leur beauté ou comme moyen de fuir et se cacher de l'occupation militaire anglaise.

J'ai grandi entouré d'arbres et pour mon père, un bûcheron gaspésien, c'était sa vie. Il aimait marcher sur sa terre à bois et il avait planté plusieurs arbres autour de sa maison du village de Saint-Siméon de Bonaventure, dont deux magnifiques mélèzes, l'arbre officiel des Acadiens, lesquels étaient installés de chaque côté de son entrée de terrain. Il appelait ses deux arbres: des violons, le surnom acadien pour le mélèze.

Chaque fois que je regarde des arbres, je pense à mon père et à la culture acadienne.

Les ancêtres de mon père étaient des Acadiens qui avaient fui l'occupation anglaise pour venir se réfugier au fort français de Restigouche au Québec. Mon père (Léonard Bujold 1915-1976) était un descendant acadien dont les ancêtres directs étaient arrivés dans la Baie-des-Chaleurs avant la déportation de 1755.

Il faut se souvenir que l'armée anglaise interdisait formellement aux Acadiens, sous peine de mort, de quitter la région de Grand Pré, car on craignait que ceux-ci aillent rejoindre les soldats français positionnés dans la ville de Québec pour combattre l'Angleterre. L'armée anglaise organisa donc, en secret, une déportation maritime des Acadiens, d'abord au Fort Beauséjour en août et à Grand Pré le 5 septembre. On voulait les déporter le plus loin possible du territoire afin de les empêcher de rejoindre le Québec, mais aussi de les empêcher de revenir reprendre leur terre acadienne.

Un bon nombre d'Acadiens ont cependant réussi à s'enfuir de l'occupation militaire anglaise, par la forêt et par mer, au risque de leur vie, pour aller se réfugier au fort français de Restigouche et s'installer ensuite un peu partout à l'est de la Baie-des-Chaleurs. Mes ancêtres font partie de ceux qui avaient réussi à s'évader. Une douzaine de familles acadiennes fonderont la paroisse de Bonaventure en 1760, puis de Carleton en 1766.

Mon village de Saint-Siméon fut fondé en novembre 1914 lorsque plusieurs familles trouvaient trop loin le déplacement pour la messe du dimanche célébrée à l'église de Bonaventure. En 1913, les moyens de transport de l'époque rendant difficile l'accès à l'église de Bonaventure. Une communauté de citoyens habitant à l'ouest de la paroisse demanda aux instances religieuses du diocèse la permission de fonder une nouvelle paroisse. Le 21 novembre 1913, une requête fut adressée et prise en considération par l'évêque de Gaspé, Mgr André-Albert Blais, qui approuve cette démarche et le 1^{er} mars 1914, on choisit le premier conseil de marguilliers de la paroisse de Saint-Siméon. C'est en novembre 1914 que la Municipalité de Saint-Siméon est officiellement créée.

C'est plus de 100 ans après la déportation, en 1881, lors de la première convention nationale acadienne qui eut lieu à Memramcook, que les élites acadiennes choisirent la date du 15 août pour souligner la fête officielle de leur peuple. Mais la véritable date de la déportation est le 5 septembre 1755 alors que les quelques 400 hommes acadiens vivant à Grand Pré avaient été convoqués à l'église à 15 heures pour la lecture d'une supposée missive royale. Les soldats anglais ont alors verrouillé les portes et le Lieutenant colonel John Wilson avait annoncé la déportation vers différentes destinations le long de la côte américaine dont la Louisiane. Le fait d'avoir verrouillé les hommes avait principalement pour but de les empêcher de rejoindre leur ferme respective où ils auraient pu prendre des armes artisanales, principalement des outils de la ferme, et se défendre contre les soldats anglais..

Ce n'était pas la première Déportation des Acadiens, car un mois auparavant, le 11 août 1755, environ 400 autres Acadiens avaient été convoqués au fort Beauséjour, au Nouveau-Brunswick, et on leur avait annoncé la déportation du territoire.

La déportation de l'église de Saint-Charles-des-Mines de Grand-Pré est cependant devenue le symbole de la Déportation, en grande partie à cause du poète Henry Wadsworth Longfellow , qui a immortalisé l'événement dans son poème « Évangéline ».

Voir lien poème Évangéline: <https://gutenberg.ca/ebooks/lemay-angelina/lemay-angelina-00-h.html>



Enfermement dans l'église de Grand Pré des hommes acadiens - 5 septembre 1755



Déportation et destruction des fermes acadiennes de Grand Pré - septembre 1755



Embarquement pour la déportation des Acadiens à Grand Pré- automne de 1755



Léonard Bujold (6 novembre 1915 - 5 juin 1976)



Mélèze (surnommé violon) arbre officiel des Acadiens

LA MAISON DE MON ENFANCE

La vie de ma famille en Gaspésie durant les années 1960 était beaucoup rattachée autour de la maison et contrairement à la ville, en campagne les gens demeurent longtemps dans une même maison, souvent transmise d'un père à un de ses enfants.

Encore aujourd'hui, près de 70 ans plus tard, j'ai toujours à l'esprit de nombreux chaleureux souvenirs de ma vie dans la maison familiale que j'aurai habitée de ma naissance jusqu'à l'âge de mes 18 ans, avant mon départ pour Sept-Îles.

La vie rurale est différente de la vie urbaine.

En ville, les mythes et croyances populaires ne résistent pas vraiment le passage du temps, et ils sont toujours dévoilés au grand jour d'une manière ou d'une autre.

En campagne, je me souviens que les mythes, croyances populaires et superstitions étaient très présents dans notre vie quotidienne et souvent impossible d'en découvrir la vraie réalité. Mes deux parents étaient très superstitieux envers des croyances datant souvent de leurs propres ancêtres. La religion dominait beaucoup la vie et le curé du village était le véritable maître des lieux.

Mon père était un fidèle pratiquant catholique, tandis que ma mère ne fréquentait que très rarement l'église, préférant prier seule à la table de cuisine face à des images religieuses de la vierge Marie accrochées au mur. Chaque soir, il y avait aussi la récitation du chapelet en famille retransmis en direct à la radio régionale, CHNC.

Durant mon enfance, j'étais très impressionné par mon église de Saint-Siméon et par la hauteur du clocher. Ce fameux clocher tenait à son extrémité un coq de fer blanc. Un jour de grands vents en hiver, le fameux coq s'est retrouvé dans la cour de mon père, du moins les quelques pièces projetées jusqu'à là. Par la suite on a remplacé le coq par une croix en métal, plus solidement fixée et plus solide que le coq en fer blanc.

Le clocher de l'église et le son de ses cloches étaient très présents dans la vie de mon village gaspésien de Saint-Siméon pour animer la vie de l'endroit.

Mes souvenirs de l'église ne s'arrêtent cependant pas au clocher, et j'ai en mémoire le récit enflammé d'un curé en visite et provenant d'une maison de retraite située à Cap Noir, un curé qui était un acteur extraordinaire. Sa description de l'enfer, ses feux horribles et ses souffrances insupportables étaient surréalistes. Dans un sens, ce comportement créait la peur, mais aussi une sorte de divertissement...

Le curé visiteur venait dans notre village une fois par année, et les paroissiens l'attendaient avec crainte. Ils avaient aussi confiance en lui pour qu'il les aide à éviter cet enfer cruellement horrible et brûlant. En y repensant un peu, je me rends bien compte que le discours était ciblé sur l'enfer et très rarement sur la beauté du paradis. Nos bons vieux curés croyaient probablement plus facile de convaincre par la peur, plutôt que par l'offre d'un paradis agréable et accueillant.

Mais le souvenir le plus marquant que je retiens de mon église est celui de l'ambiance intérieure durant les célébrations. Le silence pendant l'attente de l'entrée du curé, le silence avant de passer au confessionnal, le silence pendant l'arrivée des autres familles du village et l'observation des habits et coiffures de ces familles.

Mon père, comme tous les autres réunis dans l'église, n'hésitait pas à regarder l'habillement de l'un; le vieillissement d'un autre; remarquer la présence d'un visiteur, fils ou fille du village, qui avait quitté et habitait en ville. L'église était le lieu pour se tenir informé des dernières nouvelles!

Et il y avait aussi le banc en bois. Il s'agissait d'une forme de réservation des places assises où chacune des familles louait un banc en particulier. Moyennant un paiement annuel, la famille avait le droit d'usage exclusif du banc durant les cérémonies du dimanche et des différentes fêtes religieuses. Mon père a eu pendant longtemps le banc numéro 5. Il l'avait acheté durant un encan. En fait, il avait acheté le droit de louer le banc...

Mon père s'assoit au bord du banc, c'est-à-dire près de l'allée centrale, et moi je m'assois à ses côtés. Lors des rares occasions où ma mère était présente, elle s'assoit aux côtés de mon père. Avec les excursions en forêt en compagnie de mon père, les moments assis ensemble dans le banc de l'église sont l'un des agréables souvenirs de mon enfance dont je me rappelle le plus. C'était comme si on acceptait, ensemble, de s'afficher devant tout le village; lui annonçant: « Voici mon fils! »; moi acceptant son message et disant: « Il est mon père. »

C'était une communication entre un père et son fils et le village.

J'apprendrai plus tard que mes ancêtres acadiens, les premiers arrivés en Acadie en 1690, étaient de religion protestante. Mes ancêtres étaient des huguenots, protestants du royaume de France et du royaume de Navarre pendant la guerre des religions de la seconde moitié du XVI^e siècle, au cours de laquelle les protestants étaient en conflit avec les catholiques qui dominaient le territoire et qui étaient protégés par le roi Louis XIV.

On peut donc dire que malgré mon enfance dans un presbytère catholique, dans une vie précédente mes ancêtres avaient été protestants!

Le bureau de poste était le deuxième lieu d'échange et de rencontre de mon village. À l'époque de mon enfance, le courrier était livré au village par train, deux fois par jour, le matin et l'après-midi. Le train laissait un sac à la gare, et il en reprenait un autre. Un résident du village, voisin de la gare, prenait ce sac et l'apportait au bureau de poste pour la distribution aux destinataires. Les familles qui habitaient près du bureau de poste peuvent venir cueillir leur courrier deux fois par jour et jaser entre eux pour apprendre les dernières nouvelles. Les familles habitant loin du bureau de poste n'avaient cependant droit qu'à une seule distribution par jour à leur maison effectuée par camionnette et par le même individu qui avait apporté plus tôt les sacs de courrier de la gare au bureau de poste. Le bureau de poste remplaçait le journal ou la télévision. Les nouvelles, potins et rumeurs étaient transmis rapidement et d'une façon directe et personnalisée.

La vie rurale en Gaspésie était autrefois une vie individuelle où les familles cultivaient leur propre nourriture. Il n'y avait donc pas beaucoup de place pour les magasins. Ce n'est que plus tard avec le passage d'une économie agricole à une économie industrielle, que les magasins généraux ont pris une place plus importante, remplaçant même le bureau de poste comme lieu de rencontre du village. Chez nous à Saint-Siméon, c'est le magasin coopératif qui était le magasin général.

J'ai bien connu la coopérative, car j'y ai travaillé en tant que commis. Ma tâche consistait à entretenir et remplir les tablettes pour lesquelles j'avais été assigné. Un emploi qui n'était pas bien compliqué, mais qui me permettait de tout connaître quant aux activités de mon village. La coopérative était l'endroit par excellence pour jaser et découvrir toutes les aventures du village.



Maison familiale de Léonard Bujold - 1976



Le jardin de Léonard Bujold avec les deux arbres d'Acadie - 1976



L'auteur sur la terre à bois de son père à Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1976



Église de Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1976



Bancs des paroissiens de l'église de Saint-Siméon-de-Bonaventure - 2014



Église de Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1976



Vue aérienne de Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1965



Presbytère de Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1965



Coopérative de Saint-Siméon-de-Bonaventure— 1973

LA VIE FAMILIALE

Mon père s'était d'abord marié en 1950 avec GEMMA POIRIER, la fille de Benoît Poirier et Suzanne Henri du rang 2 de Saint-Siméon. Le couple envisageait la vie avec tous les espoirs du monde.

Gemma est cependant morte à 31 ans en 1952, de complications avec le bébé qu'elle portait. Elle serait décédée parce que son bébé était mort dans son ventre. Selon ce que j'ai pu comprendre, mon père était profondément amoureux de Gemma et c'était réciproque de la part de Gemma, il y avait un amour véritable entre les deux. Tellement que Léonard accepta de démonter sa maison construite sur sa terre du 4e rang pour la transporter et la remonter au village de Saint-Siméon.

L'époque de mon père était encore à celle des femmes au foyer et de l'homme travaillant sur la terre. La vie organisée reposait sur la propriété de terres et la culture de la ferme. Ce genre de vie ne semblait toutefois pas plaire à la première femme de mon père et elle était au-devant de son temps. Elle réussit à convaincre Léonard de déménager la maison nouvellement construite sur un autre terrain, lequel serait situé au centre du village. Mon père avait voulu au départ s'installer au rang 4, à une distance de 4 miles de la mer et du village, sur une terre qu'il avait achetée encore boisée au trois quarts et sur laquelle une grange était déjà construite pour l'élevage du bétail de ferme, mais sans la maison. La future ferme de Léonard était située à moins d'un quart de mile sur le même rang vers l'ouest que la maison de ses parents Élie et Louise. C'est sur cette même terre que mon père coupera plus tard son bois de chauffage et où il m'initiera à la forêt. Mon père adorait sa terre et c'est comme s'il regretta toute sa vie de ne pas être devenu un fermier cultivateur.

Ce fut toute une entreprise délicate que de transporter en quatre pièces détachées une maison de deux étages avec quatre chambres au deuxième, et trois grandes pièces au premier. Le transport se fit par la route et l'on rattacha simplement les pièces une fois rendu au village, pièces que l'on remonta comme une sorte de casse-tête sur une fondation de ciment.

La mort subite de sa conjointe deux ans après le mariage le plaça cependant face à une situation particulièrement douloureuse: il avait une maison au village pour faire sa famille, mais il n'avait plus de conjointe pour la créer!

Ma mère, Anita Cyr, était originaire d'un village avoisinant New Richmond, (St-Edgar) et elle provenait d'une famille de onze enfants. C'est cette maison au village (maison pour Gemma) qui aurait été offerte à ma mère lorsque mon père lui proposa le mariage en 1954. Anita Cyr avait alors 32 ans.

Cette maison était grande et elle permettait d'envisager d'y élever confortablement, une petite famille. Il faut, dire que déjà en 1954, la mode des grandes familles devenait de moins en moins populaire à cause du manque de ressources économiques. Un mouvement général d'éloignement de la terre par les familles gaspésiennes faisait en sorte que les gaspésiens devenaient de plus en plus dépendant du travail à salaire. Comme l'éducation n'était pas élevée, les salaires étaient fort modestes et les emplois rares, du moins pour la classe sociale qui était celle de mes parents.

Dans la vie, l'on choisit certaines choses, tandis que d'autres nous sont imposées.

Pour mon père, le décès de sa première femme lui fut imposé et il en fut très marqué. Il oublia un peu sa peine lors de son deuxième mariage lorsqu'il commença à voir naître ses enfants. Il se considérait presque heureux face à la vie avec sa famille composée de trois garçons, en bonne santé, intelligents et portant son nom. Il

commença même à penser à la place que pourraient occuper les garçons dans le village! Peut-être y aurait-il parmi eux un fermier? Il pourrait lui donner sa terre au rang 4.

Ses trois fils feraient de bons citoyens pour le village. Certainement trois familles qui prolongeraient le nom des Bujold qui était le sien.

La famille de mon père avait été formée de huit enfants tous établis dans le village, sauf un, Albert, qui avait quitté pour la ville et du travail dans un bureau à Shawinigan. Il faut dire qu'il était aussi le seul qui avait pu se dénicher une place dans un cours classique à Gaspé avec la promesse de devenir curé en échange... Mais les autres frères et la soeur de mon père vivaient tous à Saint-Siméon, chacun dans une maison bâtit de leurs mains avec le même plan commun dessiné par Élie, mon grand-père qui savait lire un plan de maison et mesurer les dimensions d'un bâtiment, mais ne pouvait pas lire ni écrire l'alphabet...



Léonard Bujold et sa première femme Gemma Poirier (1921-1952)



La deuxième épouse de Léonard, Anita Cyr - (4 février 1922 - 5 septembre 2005)



Louise Paquet (1882-1967) et Élie Bujold (1878-1973) - parents de Léonard



Maison de Léonard sur sa ferme du 4e rang à Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1949



Maison de Léonard installée au village de Saint-Siméon-de-Bonaventure - 1950



Léonard et ses trois fils devant la maison familiale - 1965

DRAME DANS LA FAMILLE

Un drame cruel se produit dans la vie de Léonard qui le marqua jusqu'à sa mort ! Son fils André fut diagnostiqué sourd.

Mon frère n'était pas né sourd et rien ne laissait croire qu'il serait handicapé lors de sa naissance ni durant les premières années de sa vie. Ce n'est que vers l'âge de quatre ans que les médecins avaient constaté une surdité chez André. Cet empêchement à bien entendre aurait été provoqué de suites de la maladie de la rougeole que toute notre famille avait contactée quelques années auparavant. Pour une raison inconnue, André fut le seul à subir des conséquences permanentes parce qu'il ne fut pas soigné suffisamment rapidement et il en résulta des dommages dans son canal auditif. Il faut dire que la qualité des soins de santé dans les années 60 en Gaspésie n'était pas très avancée.

Qu'est-ce que vous faites lorsque vous êtes parents, et que vous apprenez que votre enfant, celui qui est justement le plus beau, est soudainement handicapé et qu'il ne pourra pas grandir normalement au village? Il n'entendra jamais, il est sourd !

Qu'est-ce que vous faites, si vous placez toute votre fierté et toute votre joie dans la valeur que constitue votre famille et en particulier vos trois enfants? Cette tragédie de surdité, qui aurait été tragique pour quiconque, fut très dure pour mes parents et en particulier pour mon père. On lui demandait de se séparer de son fils de 4 ans et d'aller le reconduire à un Institut pour sourds installé quelque part à Charlesbourg, un village en banlieue de la ville de Québec.

La décision fut finalement prise d'aller reconduire André directement sur place à Charlesbourg pour la rentrée scolaire. Il serait alors âgé de 5 ans, mais comme mon père était trop attristé par la situation, il fut décidé que ce serait ma mère qui ferait le voyage .

Sur place ce serait le beau-frère de mon oncle Albert qui la recevrait chez lui pour quelques jours. Il fut aussi décidé que je serais du voyage pour tenir compagnie à ma mère. Ce serait mon premier grand voyage alors que j'étais âgé de 10 ans. Le voyage se fit par train durant la nuit sur une distance de plus de 400 miles (643 kilomètres).

L'arrivée vers l'aube à Lévis fut dramatique à cause des lumières de la ville. Une fois entrés en gare à Lévis au petit matin, nous avons pris le traversier maritime pour se rendre au quai de Québec où nous attendait la connaissance de mon oncle. Encore aujourd'hui, je me souviens des lumières du port de Québec et du plancher en bois du traversier qui raisonnait sous mes pieds. Je n'avais jamais expérimenté un pareil phénomène et je me sentais bien éloigné de mon village. Le beau-frère du frère de mon père nous accueillit en nous offrant son salon comme chambre à coucher.

La découverte de la vie urbaine comparée à celle de la Gaspésie m'étonnait. D'abord, il y avait les rideaux du salon, des draperies blanches, des voiles qui descendaient jusqu'au plancher. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Les fenêtres étaient aussi différentes. Celle du salon était une grande vitrine qui donnait sur la rue en face de la maison. L'environnement extérieur était aussi différent et si en Gaspésie la distance entre les maisons est de centaines de pieds, ici à Québec il n'y avait que quelques pieds entre le mur des différentes maisons. Mais le plus nouveau, c'était le bruit. Le lendemain matin de notre arrivée de nuit à Québec, je me fis

réveiller dès 7 heures par de nombreux klaxons des automobiles. Ces klaxons étaient cependant pour moi comme une musique nouvelle, comme une mélodie jamais entendue auparavant.

Chez nous, en Gaspésie, j'étais habitué à un réveil rural avec le bruit des oiseaux en été, et le vent qui faisait craquer les murs de la maison en hiver. Les bruits de la campagne n'avaient rien de mécanique. Si la campagne n'est pas silencieuse, ses bruits sont cependant plus naturels et ils font comme partie de nous, de notre environnement un peu comme s'ils provenaient de notre âme intérieure. En ville, les bruits semblent provenir d'un environnement complètement éloigné de notre être.

Une autre différence qui me marqua beaucoup est la salle de bain. Il y avait d'abord le plancher de la salle de bain. Chez nous mon père avait aménagé lui-même une salle de bain au bout du corridor conduisant aux quatre chambres à coucher de l'étage. La pièce n'était pas grande et elle contenait à la fois la toilette, le bain et un lavabo. D'à peine 4 pieds sur 4 pieds, cette pièce avait néanmoins représenté pour ma famille le luxe. Elle avait remplacé pour mes parents une vieille cabane extérieure, cabane qui abritait une toilette en bois avec un trou au centre. Cette cabane était de petites dimensions, 3 pieds sur 3 pieds, et était installée au-dessous d'un grand trou creusé manuellement dans la terre.

Un autre détail important, en ce qui concerne la chambre de bain en Gaspésie, était le plancher. Comme cette pièce avait été aménagée par des moyens rudimentaires au bout d'un corridor, le plancher en bois n'était, pas complètement ni droit, ni solide. Pas plus d'ailleurs que tous les autres planchers de la maison gaspésienne. Toutes les surfaces en bois, dans toutes les pièces étaient comme des surfaces de mer. Les ondulations n'étaient pas fixes ou silencieuses et celles-ci variaient selon nos déplacements. Des bruits de craquement parfois musicaux provenaient des planchers auxquels venaient s'ajouter des mouvements de vagues. Ce mouvement est

cependant normal, car le bois est une matière qui se transforme et qui bouge contrairement au ciment ou à l'acier.

À Québec, dans la maison du beau-frère de mon oncle, les planchers n'étaient pas en bois, mais en marbre. Ce n'était évidemment que du ciment genre béton poli et verni, mais cela ressemblait à du marbre pour le garçon de campagne que j'étais. La salle de bain n'était non plus dans une fin de corridor, mais installée au centre de la maison. Cette pièce était grande et elle faisait au moins 10 pieds sur 10 pieds. On pouvait même marcher à l'intérieur. Il y avait aussi une douche. La lumière intérieure était également différente et c'était comme un éclairage que je n'avais jamais vu auparavant.

Remarquez bien que le logement de notre hôte n'avait rien de luxueux. Un peu plus tard, lorsque j'étais devenu un adulte et que je rendais visite à ces amis de la famille, je me devais de constater le degré moyen de la qualité de cette maison de Québec.

C'était un simple duplex de ville, bien bâti, situé dans un quartier résidentiel. La cour intérieure était modeste, environ 25 pieds de large sur 15 pieds de profondeur, et le balcon arrière qui donnait sur cette cour faisaient également office de hangar pour le rangement temporaire. Regardée de la rue, cette maison de deux logements avait l'allure d'une boîte carrée recouverte de briques rouges. Cette résidence n'avait donc rien de luxueux. Le beau-frère de mon oncle n'était pas riche et il était un simple commis postal au bureau de poste central de Québec, mais pour le jeune enfant de 10 ans que j'étais à l'époque de ma première visite, sa maison projetait l'image d'un véritable luxueux et riche château!

Une autre différence marquante de ce premier voyage fut les habitudes alimentaires urbaines. Ma mère, qui avait grandi sur une ferme, a toujours conservé un bon appétit bien développé. Elle avait d'ailleurs cette habitude particulière de ne pas servir les portions,

mais de placer les mets au centre de la table pour un libre-service de chacun des convives.

En ville, la coutume est plutôt au service de portion pour chacun des invités du repas. De plus, le petit déjeuner se veut modeste comme l'impose le rythme rapide de la ville. Ma mère n'en revenait pas de ces repas contrôlés et elle ne savait pas s'il fallait avoir honte d'être aussi affamée comme elle l'était ou si c'étaient les hôtes qui étaient radins pour recevoir leurs visiteurs sur le plan des repas!





Léonard Bujold et Anita Cyr dans leur salon de Saint-Siméon-de-Bonaventure -1968



Léonard et son fils André - 1968



Mon frère André et moi au déjeuner - 1970



André et son frère Raynald - 1967



Mon frère André - 1968

LA DÉPORTATION GASPÉSIENNE -

L'institut des sourds où mon frère devait se rendre était situé à Charlesbourg, une agglomération urbaine aménagée en banlieue de la ville de Québec. L'institut ressemblait à un collège et il était gardé à l'entrée par une immense porte vitrée, mais verrouillée.

Le beau-frère de mon oncle vint nous conduire à l'Institut dès le lendemain matin de notre arrivée, afin que ma mère rencontre en personne le religieux, un frère oblat qui était le responsable de l'accueil des parents dont les enfants allaient fréquenter l'établissement spécialisé dans l'enseignement des enfants sourds.

Le religieux, un homme dans la trentaine avancée, nous reçut avec politesse et il nous fit visiter les lieux. Le collège pour sourds était vaste et il comprenait tous les services pour permettre d'être indépendant. Salle de buanderie, cafétéria pouvant recevoir des centaines de personnes. Ma mère se fit même inviter à dîner ce qui ne manqua pas de lui plaire, car elle avait pu se servir elle-même, jusqu'à ce que sa faim soit satisfaite.

Il y avait aussi un immense dortoir où les lits étaient installés sans aucun mur pour les séparer entre eux. Finalement, nous avons visité la chapelle pour les messes du dimanche et une infirmerie pour soigner les résidents.

Ma mère rencontra le religieux en privé et elle discuta longuement avec lui. Il était question de processus d'inscription et de la méthode de paiement pour l'hébergement de mon frère pour qui les frais étaient payés en grande partie par le Gouvernement de la province à cause du peu de revenus de mon père. Il suffirait d'acheter les vêtements pour André.

Finalement, l'on discuta de la façon par laquelle ma mère, moi et le beau-frère de mon oncle quitterions l'Institut, mais en laissant mon frère sur place. Je ne comprenais pas tout du dialogue, mais je me souviens qu'il fut décidé que l'on partirait après le souper. Ma mère avait, sans doute voulu s'éviter un autre repas du régime offert par nos hôtes de Québec et la généreuse cafétéria était fort appréciée. Je compris aussi que le départ s'effectuerait à partir de l'infirmierie. Je ne sais plus trop pourquoi, mais c'est là que devait se faire la séparation.

Mon frère André avait été habillé de linge tout neuf, du pantalon à la chemise, incluant une casquette qui faisait ressembler l'enfant à une sorte de Prince de livre d'histoire. Cette casquette avait quelque chose de différent et elle donnait à mon frère une allure d'immigrant d'outre-mer, une figure de ressortissant italien arrivant dans le Nouveau Monde par bateau. J'ai encore à l'esprit la coiffure de mon frère lorsqu'il a enlevé sa casquette. Il n'était même pas dépeigné tellement ma mère y avait mis de la crème "BuiltCream".

Ces cheveux blonds coupés courts étaient remontés à l'avant et les raies tracées par le peigne faisaient ressortir une rousseur se mélangeant à sa couleur de blond.

Mon frère dû probablement sentir l'annonce d'un départ, car lorsque vint le moment de se quitter, sans aucune raison particulière, il refusa de lâcher la main de ma mère. Cela était étrange, car tout le temps auparavant il s'était promené sans lui tenir la main et il semblait se sentir totalement à l'aise dans ce qui serait son chez-lui pour les 12 prochaines années. En effet, il avait, 5 ans et il vivrait à l'Institut jusqu'à ses 17 ans en 1978.

Lorsque ma mère voulut sortir de la pièce où nous étions assis afin de quitter sans l'annoncer, ce fut comme un éclatement. Mon frère ne voulait pas laisser sortir ma mère et il s'y retenait à tour de bras. Pourtant le religieux avait bien dit que la méthode à suivre était de sortir de la pièce sans dire au revoir à l'enfant. Cela évitait les crises de pleurs et diminuait la peine de part et d'autre. Ma mère avait voulu suivre cette démarche, mais mon frère avait comme lu au travers de la pensée. Pourtant il était sourd, il n'aurait pas dû comprendre les conversations tenues avec le religieux. Comment se faisait-il que mon frère comprît qu'on veuille le laisser seul dans cet institut?

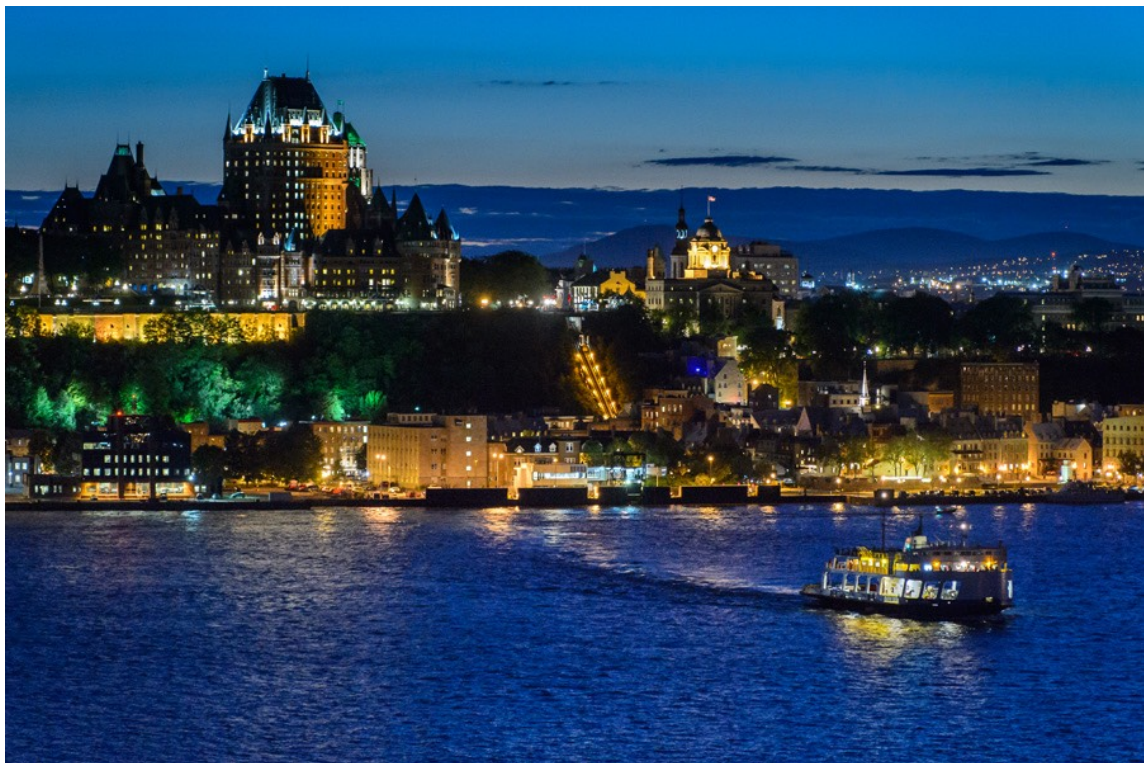
Finalement, un assistant au religieux a dû prendre de force la main de mon frère et le retenir pendant que ma mère, le beau-frère de mon oncle et moi sortions pour quitter l'endroit en courant. Mon frère tentait bien de s'arracher à cette prise de l'assistant et il savait que le temps était compté. Il nous voyait courir derrière un mur vitré et il comprenait que nous étions en départ. Il devait penser: « Pourquoi m'abandonner »

Je jetai un dernier regard derrière moi et je vis mon frère tenter désespérément de s'arracher de la prise qui le retenait prisonnier. Il me jeta un regard supplicateur et la rage qui en ressortait contenait à la fois le désespoir de la dernière chance. Pendant un moment j'ai comme entendu mon frère, lui qui ne parlait pas me crier: « Attendez-moi, ne partez pas sans moi ! Attendez, je ne suis plus sourd, j'entends bien. C'est une erreur, attendez, je veux aller avec vous."

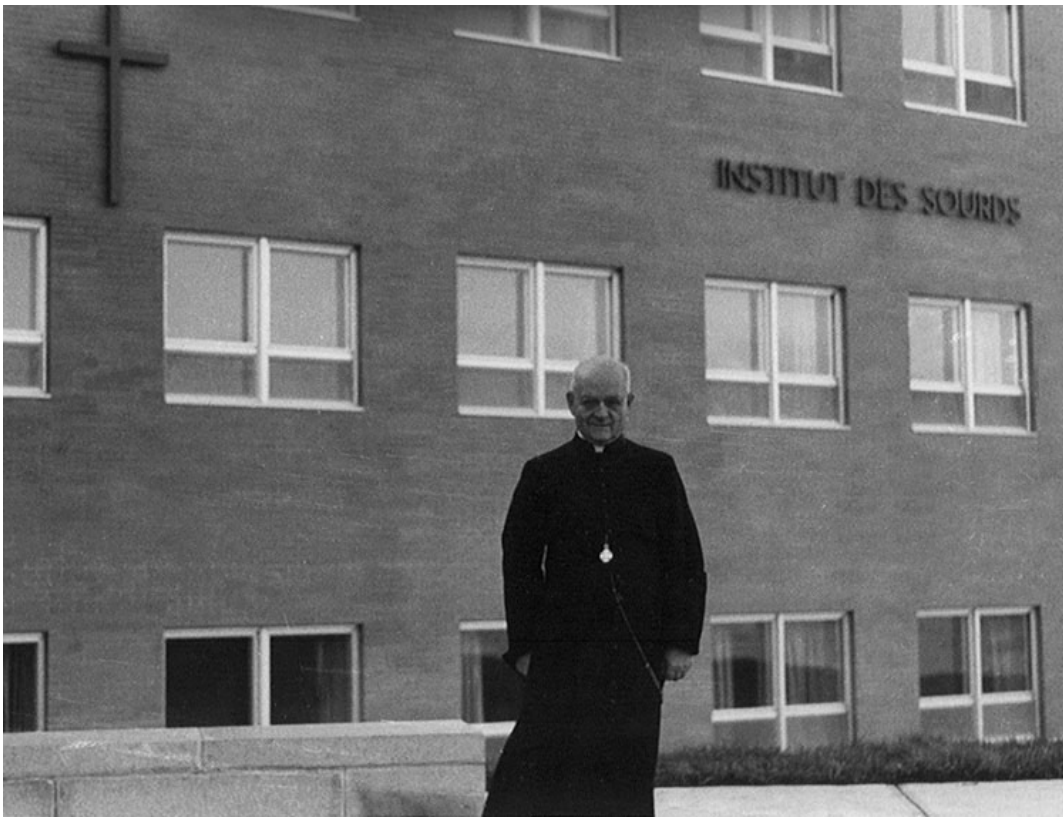
La déportation des Acadiens de 1755 n'avait pas pu être plus cruelle que la déportation gaspésienne de mon frère en 1966!



Église de Saint-Siméon de Bonaventure - 1966



Château Frontenac vue de Lévis, Québec - 1966



Institut des sourds - Charlesbourg, Québec - 1966

L'AMOUR DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE

Je n'ai rien oublié de l'amour de mon père Léonard et de ma mère Anita envers nous.

Ma mère était une femme courageuse et je me souviens qu'elle avait été la seule capable de reconduire mon frère André à l'Institut des sourds à Charlesbourg en 1966. Mon père n'en avait pas eu le courage et on se devait de le faire, car le sourd du village n'avait pas d'avenir en Gaspésie sinon de devenir un fou du village. Mon frère André était sourd et, si moi j'étais limité dans mes rêves par la pauvreté financière de mes parents, mon frère aura dû affronter, en plus, le handicap de ne pas pouvoir entendre. Malgré tout, il aura réussi à se marier et devenir le père d'un fils magnifique, Robin.

Mes plus beaux souvenirs de vies sont définitivement les moments passés avec mon père dans la cour extérieure de notre maison de Saint-Siméon, la balançoire rouge, le hangar de mon père et tous ses outils personnels, le bois de chauffage, le gazon, les nombreux arbres et les repas autour de la table. Les images de cette maison auront été un souvenir présent dans mon esprit durant plusieurs années après mon départ de Saint-Siméon.

Ma mère était une femme intelligente et la plus forte parmi toutes les femmes que j'ai connues et qui ont croisé mon chemin de vie. Elle fut mon inspiration pour ma passion de la photographie. Elle est décédée le 5 septembre 2005 après plusieurs années prisonnières de son lit, nuit et jour, dans un centre pour vieillards. La pire des fins de vie...

La vie humaine est une drôle de proposition. Pour quelques instants de bonheur, nous vivons de longues périodes de lutte et d'acharnement contre les obstacles au quotidien.

J'aime répéter que la vie est une proposition 90% -10%. De toutes nos actions de vie, moins de 10% seront significatives tandis que le 90% n'é seront qu'anecdotes et aventures sans lendemain.

Voilà pourquoi il faut aimer ce que l'on fait de sa vie!

Si j'avais écouté ma tante qui était la servante du curé du village, je serais devenu un curé. J'ai grandi dans son presbytère que j'adorais, mais j'avais peur de la vie religieuse...

J'ai préféré le journalisme!

J'ai toujours possédé trois buts de vie: briser l'isolement de ma Gaspésie natale, communiquer avec le monde entier et essayer de le changer.

Je me souviens encore de ce matin ensoleillé de l'automne 1985, un an après la victoire électorale de Brian Mulroney du 4 septembre 1984, alors que je marchais en avant de l'Édifice Langevin à Ottawa en compagnie du Premier ministre du Canada. C'était le bonheur! L'équipe du premier ministre rêvait de changer le monde et nous étions comme une équipe de hockey qui aurait gagné la Coupe Stanley! Nous étions les champions de l'heure! Je me voyais comme un champion et je rêvais de changer le monde! Le monde ne fut cependant pas changé, mais ce n'est qu'avec le vécu et l'expérience d'avoir essayé, que tous ceux qui rêvent de changer le monde s'aperçoivent que l'on ne change pas le monde, c'est le monde qui nous change!

J'ai vécu ce qu'avaient vécu les Acadiens des années 1700. Les colons d'origine française pensaient changer le monde en immigrant en Amérique sur une terre accueillante et belle. Plusieurs avaient quitté un pays victime des guerres de religion. Plutôt que de découvrir la paix, ils affrontaient un nouveau conflit, celui des Anglais contre les Français qui se disputaient pour l'Acadie...

Les Acadiens n'avaient pas pu changer le monde!

Étrangement l'histoire de la vie de se répète continuellement, peu importe les régions du monde ou de ses peuples. J'ai souvent comparé la déportation des Acadiens de 1755 à la guerre de 2020 entre la Russie et l'Ukraine. Dans les deux cas, un peuple veut occuper le territoire d'un autre peuple et c'est le plus fort et le plus dominant qui déporte le moins fort et le dominé.

Si les Acadiens avaient mal résisté à la force militaire anglaise, d'autres peuples ont été plus chanceux dont l'Europe contre Hitler en 1940.

Il faudra voir la conclusion en Ukraine!



Statue d'Évangéline devant l'église de Grand Pré en Nouvelle-Écosse

HISTOIRE DE LA VIE

Un de mes amis, un artiste peintre, d'origine gaspésienne comme moi, a dit que le seul bonheur de la vie c'est l'amour et que c'est la seule conquête que nous devrions convoiter.

Mon regret de vie, c'est d'avoir souvent oublié l'essentiel de la vie, l'amour, pour plutôt assister à tous ces événements mondains. L'objectif de ma participation était toujours de vouloir faire partie du groupe et de dominer le clan!

Si j'ai un conseil à donner, c'est celui de ne jamais s'imposer des activités pour plaire au groupe ou au monde, ni pour dominer un clan. Il faut se plaire à soi avant tout, car la seule vie qui nous appartient est la nôtre et il vaut mieux se faire plaisir à soi plutôt qu'au groupe.

Il faut être capable de parfois dire non aux appels mondains de la vie! J'en conclus d'ailleurs que notre vie est faite à 90% des désirs sans importance pour notre vie, et cela inclut les guerres, et que seulement 10% de nos choix de vie seront significatifs. On pourrait appeler cela la marge de profit. Mais malheureusement, pour atteindre le 10%, il faut parfois dépenser son capital de vie!

L'on dit que l'âge et l'expérience aident à mieux mener notre vie et à faire de meilleurs choix de vie. Cela est vrai, mais la vieillesse demeure un naufrage!

Il est vrai qu'avec l'âge, la perception des événements et des gens devient très précise. Une personne âgée peut presque prédire l'avenir tellement son sens de l'interprétation est connecté avec la réalité. Mais plus l'âge avance, moins une personne a de temps de

vie et d'énergie physique pour réussir ses défis et surtout se relever après les échecs. La vieillesse n'est donc pas un atout et la plus grande et la seule richesse de la vie est la jeunesse .

Si j'ai un conseil à donner à mes petits enfants, et à tous les enfants, c'est de profiter et d'exploiter au maximum leur jeunesse. Surtout de faire les bons choix de vie! Les décisions prises à l'âge de la jeunesse influenceront tout le voyage de la vie adulte.

La seule convoitise acceptable et valable est l'amour.

J'ai eu de beaux moments de vie quand j'ai essayé de faire ce que j'aimais dans mon âme. Pour le reste, ce sont des anecdotes...

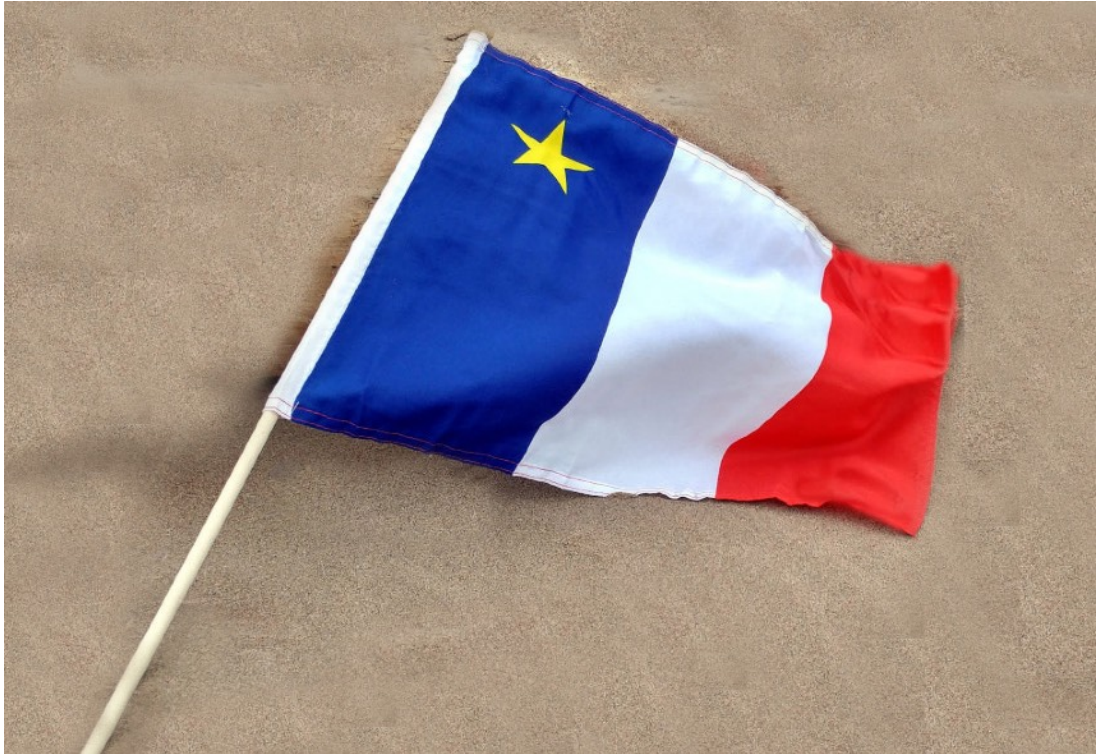
Bernard Bujold
15 août 2023, Montréal (Québec)



David-Bernard Bujold et Stéphanie Bujold - Juin 1995 - Mont Tremblant, Québec



David-Bernard Bujold et Stéphanie Bujold - Juillet 1992 - Moncton, Nouveau-Brunswick



Drapeau acadien abandonné sur une plage de Shédiac, Nouveau-Brunswick



Cone d'un mélèze acadien



Maison familiale de Léonard Bujold à Saint-Siméon-de-Bonaventure - 2017





Je dédie cette plaquette sur mes ancêtres acadiens à mes deux enfants, David-Bernard et Stéphanie, mes deux petites filles Ava et Emma, ainsi qu'à mon frère André.

Mes Ancêtres Acadiens - par Bernard Bujold (2023)

Dépôt légal à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec

MES ANCÊTRES ACADIENS

La culture acadienne était une communauté pacifique proche de la terre avec peu de moyens financiers.

Pour cette raison, ils n'ont jamais porté les armes et n'avaient pas d'armée pour se défendre contre la déportation. Les Acadiens voulaient demeurer neutres dans la lutte pour le territoire que se faisait la France et l'Angleterre, ce qui provoqua leur déportation en 1755, plus de 65 ans après les premiers conflits. S'il avait pris parti, les Acadiens auraient soit gagné ou perdu, mais il n'y aurait pas eu de déportation.

Pour souligner la Fête nationale des Acadiens, édition du 15 août 2023, j'ai choisi de republier une plaquette que j'avais publiée sur les médias sociaux en 2017: «MES ANCÊTRES ACADIENS». C'est un regard sur mes propres ancêtres acadiens lors des débuts en 1690, en passant par l'époque de la déportation de 1755, et jusqu'à aujourd'hui, illustré de 55 photos de mon album personnel.

Une façon pour moi de rendre hommage à l'Acadie et de saluer mes deux enfants et mes deux petites filles.

Ce texte est mon histoire de descendant d'ancêtres acadiens.

Bernard Bujold - 15 août 2023

Collection - UN BEL ENDROIT POUR MOURIR

ISBN : 978-2-9821799-6-7

Numéro ISBN: 978-2-9821799-6-7



COLLECTION - UN BEL ENDROIT POUR MOURIR